

*L'homme,
le "Frigidaire"
et le "Spoutnik"*

Il est rare que nous trouvions dans la grande presse, une trace de nos préoccupations professionnelles, et surtout un propos qui ait rapport avec nos recherches de modernisation de l'enseignement.

Il semblait que ce n'était là que lubies de spécialistes, ou rêves d'illuminés, légers nuages dispersés aux vents de la raison...

Mais au dessus de ces nuages vient de vrombir... un aussi léger Bip Bip !

Alors d'un seul coup on retourne à la source !

Comment, s'écrie-t-on dans ce grand hebdomadaire dont le tirage frise le million et demi d'exemplaires, comment les Rus-

ses ont-ils pu réaliser une science capable de nous envoyer des Spoutnik ?

Et dans trois numéros successifs, plusieurs articles ont alors tenté d'expliquer ce « retard indiscutable de l'Amérique » (qui en est un sans en être un...).

Et l'on donne la parole aux savants, aux économistes, aux moralistes et aux politiciens... Tous sont optimistes !

Mais, dit-on dernièrement :

Un point toutefois éveille l'attention anxieuse des Américains conscients du caractère de la lutte entre deux formes de civilisation. C'est l'éducation, c'est des générations de demain qu'il s'agit.

La blessure américaine brûle depuis longtemps. Le culte aveugle de l'enfant a entraîné aux Etats-Unis un relâchement total des disciplines scolaires. Les systèmes dits progressifs dont les instigateurs sont souvent des communistes avoués ou secrets aboutissent à une divagation complète des études et souvent au terrorisme scolaire. Quand le film Blackboard Jungle fut projeté en Italie, l'ambassadeur d'alors, Mrs Clara Luce, secoua le Département d'Etat de son indignation, mais l'incroyable Blackboard Jungle n'est que la peinture d'une réalité qu'il vaudrait mieux corriger que dissimuler. New York est à la tête de toutes les folies. Il suffit que les enfants d'une classe décident de discuter d'un match de base-ball, d'une actrice ou d'une question intérieure, pour que le cours soit interrompu et l'instituteur contraint de sortir. Les cas de rébellion, d'extorsion d'argent, de viol, de pillage, d'incendie volontaire, de maîtres chassés, battus et même poignardés sont innombrables. La faiblesse des études va de pair avec cette anarchie. Les règles de l'éducation progressiste interdisent aussi bien de récompenser les bons élèves que de punir les mauvais afin de ne pas développer chez les uns des complexes d'orgueil et chez les autres des complexes de crainte. Il en résulte une génération instable, douillette et ignare en face de laquelle l'Amérique voit surgir l'image d'une jeunesse soviétique laborieuse et disciplinée.

Le rapport que la Commission fédérale d'Education vient de publier à ce sujet n'a rien à voir avec le « Spoutnik ». Il était en chantier depuis deux ans, mais les circonstances lui donnent une publicité inattendue. Les études primaires et secondaires s'étendent en Russie sur dix ans (douze ans en Amérique) mais les écoliers soviétiques travaillent de 1.224 à 1.271 heures par an contre 895 pour les écoliers américains. Tout ce qui est interdit ou déconseillé ici — les interrogations, les devoirs en classe ou à la maison, les compositions, les punitions, les récompenses, etc. — est pratiqué en U.R.S.S. où il va de soi que l'obéissance et la soumission doivent régner dans les écoles...

Un autre contraste saute aux yeux : la formation scientifique est beaucoup plus systématique en U.R.S.S. qu'aux U.S.A. L'enseignement de l'algèbre, de la géométrie, de la trigonométrie, de la physique, des sciences naturelles commence beaucoup plus tôt. Un trait de plume en 1955 a porté de 40 à 53 % la part des sciences dans les horaires...

Voici donc le tableau dressé et puissamment éclairé par ce chroniqueur aux tirages innombrables...

Le grand public va s'en repaître. Déjà des camarades évoquent ces lignes.

Nous voilà donc en route vers la capitale, où, à Pâques notre Congrès va vouloir démontrer les vertus de l'expression libre de l'enfant, facteur de formation, de rendement et de discipline.

Mais rien à voir, direz-vous, entre ce que nous venons de lire et ce que nous présenterons à Paris ! Enfin ! Pouvez-vous citer le cas de l'un des nôtres qui se soit fait poignarder dans sa classe ou de telle camarade qui aurait été violée...

Pourtant, répondront d'autres voix, nous sommes sur la pente : non pas de l'assassinat, certes, mais nous avons vu supprimer les devoirs du soir, et ne lisons-nous pas dans le tout récent numéro de la Revue *L'Education Nationale* qu'il vaut mieux ne pas noter les travaux des enfants, sous la plume d'un inspecteur primaire ! C'est officiel !...

Encore une fois rien à voir !

Pourtant, il y a déjà suspicion. Et ce mot-là règne quelque part dans le texte de Beaumarchais — dans l'Ecole Buissonnière — intitulé « la calomnie ».

C'est comme cela que tout commence.

Non, nous n'avons rien à voir avec les formes extérieures d'un système scolaire qui, très certainement, aux U.S.A., a déraillé.

On aura beau nous dire que nous avons copié les Américains en appliquant le système des fichiers auto-correctifs de Dalton, qui était bien américain...

Nous sommes capables de montrer tout de suite que nous n'entraînons pas l'école française vers sa faillite.

Car nous avons remis l'école à sa vraie place : l'essentiel de l'œuvre de Freinet fut de jucher l'école dans les ateliers, avec des outils : il a voulu l'école du travail.

Or le travail n'a jamais été l'école du crime, de l'ignorance, du mal et de la mort.

Et si l'école soviétique peut enregistrer le succès qui la couronne aujourd'hui, c'est peut-être parce qu'elle permet à ses enfants et à ses étudiants de travailler effectivement, qu'elle y est parvenue.

Je n'ai pas pu apprécier les avantages de la civilisation américaine qui dit aujourd'hui — avec l'air du renard devant les raisins trop verts — nous préférons nos frigidaires aux spoutniks ! Mais j'ai pu voir les « Palais de la Jeunesse » qui même s'ils sont peu nombreux ou trop luxueux sont des preuves. Des preuves que l'on a compris que la jeunesse n'a que faire de lectures abrutissantes, de films dangereux et de plaisirs inhumains, mais qu'il lui faut plutôt ces immenses serres où l'on peut observer toute une faune locale vivant paisiblement, ces nombreuses salles, où chaque discipline scientifique est offerte non pas à travers des rayons de bibliothèque poussiéreuse, mais par le moyen d'instruments pouvant être maniés, observés, démontés, reconstruits : salle de constructions de maquettes de tout genre — avions, bateaux, autos, lunettes astronomiques, dissections, observations aux microscopes, etc. Les arts n'étaient pas oubliés.

Les enfants pouvaient entrer, trouver les moniteurs qui pourront les aider, et après avoir choisi leur travail s'y adonner tout leur saoul.

Oui, ces palais de la jeunesse ne sont ouverts « qu'aux bons élèves » — « c'est une récompense, nous dit-on, sinon ils seraient trop nombreux !... »

Nous apprenons aussi qu'ils sont souvent réservés aux membres des « associations de jeunesse » ou seulement aux Pionniers..

C'était peut-être là, le prix des spoutniks.

Nous voici donc aux prises avec les deux termes de notre dilemme : irons-nous vers les frigidaires ou les spoutniks ?

Notre pédagogie a depuis longtemps choisi. La culture française a toujours montré la voie.

Nous voulons des ateliers dans nos classes, du matériel pour *travailler*, de quoi faire de la bonne besogne, de quoi faire des hommes. Nous voudrions le démontrer à Paris, et aussi le réaliser dans le moindre de nos villages !

Personne de bonne foi, aucun homme de bonne volonté ne peut se tromper : nous ne sommes pas l'école du crime, nous ne sommes pas l'école des réservations. Nous sommes l'école du travail et celle des travailleurs.

M.E.B.